lerait à l'amélioration des méthodes et aussi au maintien de l'unité de doctrine. Que seraient ces « instructeurs parfaits » ? Des gens d'une culture scientifique très poussée — parmi eux, le plus possible de médecins, — ayant pratiqué beaucoup tous les exercices et surtout ayant déjà dirigé de nombreuses classes et observé beaucoup. Il est entendu que ces centres fonctionneraient dans une grande ville, de façon à avoir sous la main des groupes d'enfants de tous les âges qui serviraient de champ d'expérience pour le plus grand bien des exécutants et des dirigeants. Et au-dessus de tout cela, une direction ou une faculté... Mais ici le terrain est brûlant, et je ne m'y aventure pas, ne voulant pas avoir maille à partir avec Joinville...

Il me semble tout naturel que l'armée — en particulier ses cadres actifs — doive jouer un très grand rôle dans tout cela, car c'est là, je crois, qu'on trouve les gens les mieux préparés à devenir des éducateurs parfaits. Il existe encore beaucoup d'officiers ou de sous-officiers qui, avant la guerre, s'étaient fait une spécialité de l'éducation physique dans l'avant-guerre. Leur rôle de combattant est interrompu. Qu'attend-on pour faire appel à eux ? J'ai bien vu dans un journal que le personnel militaire de l'éducation physique venait d'obtenir un insigne. Mais, je ne crois pas que l'existence de ce personnel soit seulement connue dans nos régiments d'infanterie. Je n'insiste pas. Ce que je tiens à dire en terminant, c'est que l'armée doit continuer à s'intéresser d'une façon toute particulière au dressage physique des jeunes gens qui lui sont confiés et que cette tâche sera plus facile, plus fructueuse si ce dressage, commencé dès la plus tendre enfance dans la famille et dans les écoles, se poursuit dans des sociétés, pour se parfaire au régiment. Il y a là une œuvre de salut à réaliser. Les bonnes volontés ne manquent pas. Il suffit que nos pouvoirs publics se soucient de les grouper et de leur donner les moyens de mener à bien cette tâche.

COMMANDANT R. B.

THÉÂTRE

ART ET LIBERTÉ : *Les Cuir de Bœuf*, miracle en Xij vitraux, par Georges Polti, musique de D. Paque.

« Art et Liberté », association pour l'affirmation et la défense d'œuvres modernes, a représenté, le 22 décembre 1918, une œuvre écrite, sur le XIII^e siècle, en 1899, par Georges Polti. Au fond, la vraie jeunesse est sans doute celle que confirme ou affirme l'audace des sincères artistes persistant malgré l'âge de leurs œuvres.

Voici donc ce que disait, en 1899, c'est-à-dire il y a près de vingt ans, Louis Dumur sur *les Cuir de Bœuf* : « M. Georges Polti est l'ingénieux et érudit auteur de ces 36 situations dramatiques qui

piquèrent vivement la curiosité lors de leur publication dans le *Mercure*, puis en volume et que tous les amateurs de littérature théâtrale se sont empressés de cataloguer dans leur bibliothèque. On pourrait prévoir que Georges Polti ne tarderait guère à passer de la théorie à l'action et il vient, en effet, de publier une œuvre d'un travail considérable et d'un intérêt non moindre : *Les Cuirs de bœuf, miracle en XII vitraux outre un prologue invectif par G. Polti, guelfe*, tentative très noble d'une résurrection pathétique et glorieuse du XIII^e siècle. Pénétrant au cœur même de ce XIII^e siècle si complètement vivant, si fécond, d'une si prodigieuse sève, ce siècle de fer, de pensée et de passion, le vrai siècle surhumain, Georges Polti a senti battre la pure source de son énergie, son sang rouge : la Foi. A force d'étude, de divination et surtout d'amour, il a réussi à se faire l'âme d'un croyant : non pas d'un catholique moderne, mais d'un croyant moyenâgeux, ce qui est différent, car la foi change avec l'histoire et, quoique le dogme romain demeure immuable, il y a, d'une de ses formes religieuses à l'autre, toute la distance qui sépare le Sacré-Cœur de Notre-Dame. Le sujet est tiré d'une vieille légende dont l'auteur est resté inconnu : *le dit du Bœuf*, et le fond en est le sacrement de la Pénitence. Les deux premiers « vitraux » posent le crime, crime à la fois charnel et mystique : l'inceste entre la mère et le fils. On sent, de suite, que l'on est dans une atmosphère particulière et qui n'a rien de bas : « C'est que l'amour dont je t'aime, dit la mère amante, te dépasse, ô mon bien aimé, si douloureusement qu'il te veut tout, non pas seulement ici, mais jusque dans ton éternité. » Dans leur exaltation, les deux amants, roulés dans le flot immense de leur amour, rejettent l'idée de crime et glorifient l'inceste, origine et essence de toute vie. L'inceste, c'est l'amour absolu. Mais par cela même qu'il a tout épuisé, le dernier mot de cet amour doit être la mort. C'est, hélas, la vie qui lui répond : le ventre de la femme a conçu, l'enfant, l'autre enfant, va naître. C'est là le signe du crime. La mère, le fils, la jeune fille (enfermée au couvent dès sa naissance), il semble qu'en face de la trinité divine, ce soit une sorte de trinité humaine, pécheresse et tragique, qui, par le long chemin de la Pénitence, va maintenant, douloureusement, marcher à l'expiation, au salut et à la gloire. Le premier stade est la Confession. La rencontre du fils et du dominicain forme une des plus belles scènes du drame. La nécessité de la confession y est exposée lumineusement. L'idée de faire du prêtre le *mendiant du secret* est d'un grand effet : je ne sais si elle appartient à Georges Polti ou s'il l'a trouvée chez l'un des Pères, mais elle est superbe... L'aveu obtenu, le coupable est envoyé à Rome. A Rome, inexplicablement comblé des bontés du pape, le fils, pendant quatorze ans, endure le *supplice de ne pas expier*.

Parvenu aux plus hautes dignités civiles de l'Eglise, l'infortuné n'a fait que sentir croître sa torture, par le pardon, et qui pis est une torture stérile. C'est l'enfer. Car le pardon n'est rien : l'expiation seule est logique. La rencontre pathétique à Rome, en pleine audience pontificale, du fils, de la mère et de la jeune fille, et la confession publique qui s'en suit va la déterminer. Une discussion théologique précède et amène la sentence papale. Revêtus de *cuir de bœuf*, emblème de leur bestialité, ils s'en iront de trois côtés différents : la mère à l'occident, le fils à l'orient, la fille au delà des flots, au désert. Ce sont désormais *les cuirs de bœuf*. Le cœur du drame est formé par ces trois pérégrinations parallèles et c'en est la partie la plus originale... La conclusion du miracle est la réunion des trois martyrs, dans un embrasement symbolique ou un incendie mystérieux jailli de la suprême tentative de Satan pour séduire la mère, à laquelle il tord le col. De cet embrasement naît la floraison merveilleuse de la cathédrale gothique... Le vrai théâtre de Georges Polti devrait être le chœur de Notre-Dame. »

Passons à la réalisation, car il serait inutile d'ajouter une autre explication sur le fond de l'œuvre au très bel article de Louis Dumur, dont l'étude pénètre jusqu'au sens de la moralité que cette œuvre, traitant un sujet formidable : *l'inceste*, peut dégager.

Les ateliers d'« Art et Liberté », imitant en cela la pureté d'intention et la modestie des constructeurs de cathédrales gothiques, offrent, sans autre signature, aux yeux éblouis, un terrible flamboiement de vitraux multicolores, inondés de soleil, de lune ou de feu. Devant, jouent les acteurs du drame ; derrière, se silhouettent leurs instigateurs, les ombres s'allongeant démesurées ou se rapetissant, bestiales, des démons, des sorcières ou des vrais dieux : la vierge, le christ. Le prologue, le héraut du XIII^e siècle, a invectivé par la voix sévère de M. de Max, et Mesdames Lara, Métivier ont attendri par leurs clameurs de détresse et leurs élans mystiques.

Une scène, en ombre chinoise macabre, a particulièrement intéressé la salle, où le *dyable* dit quelques vérités de premier ordre sur la vie, qui n'est pas tout à fait ce que pensent les mystiques ascètes, pas plus que les bons drilles amateurs de scatologies.

On pouvait faire une légère observation au *vitrail* du dernier acte où l'hôte, l'hôtesse et leur jeune enfant recevant les pénitents accaparent un peu trop l'attention du public. L'enfant, surtout, innocente victime expiatoire, qui n'a rien à expier, détourne le drame de sa source par un surcroît d'horreur. Il a beau crier qu'il voit, lui, la véritable apothéose de la foi, on ne l'entend pas moins dire à sa mère qu'il va brûler et, tout sacré que puisse être ce feu, c'est tout de même un excès de torture faisant presque oublier le supplice des *cuirs de bœuf* enfin délivrés.

La salle transformée en chapelle ardente par une chaleur vraiment orageuse, à telle enseigne que quelques jeunes femmes se trouvèrent mal, s'est, malgré le souffleur qu'on entendait trop et certain acteur qu'on n'entendait pas assez, fort bien comportée devant ce courageux et somptueux effort d'art, manifestation sincère d'un croyant à la puissance du Verbe. Selon les indications de l'auteur, les orgues faisaient les rumeurs plus hautes jusqu'à les absorber et, pour les profanes qui s'imaginaient assister à quelque *messe noire*, Georges Polti savait, par de véhémentes prières, des phrases d'une grande tenue, les rappeler à propos au néant de tout esprit charnel.

On regretterait de ne pas voir rejouer les *Cuir de bœuf*.

INTERIM.

ART

Exposition *Maurice Asselin* (galerie Druet). — Exposition *Foujita* (galerie Devambez). — Exposition de la *Société des jeunes artistes* (galerie Henri-Manuel). — Exposition des *Artistes Peintres et Sculpteurs Polonais* (Palais du comte Nicolas Potocki). — Moreau-Nélaton : *Jongkind raconté par lui-même*, étude biographique, quatre planches hors texte in-4° carré, 50 fr., H. Laurens, éditeur.

M. **Maurice Asselin** est en pleine possession d'un talent très sobre, très mûri, très sûr. Si ses colorations sont parfois d'un ensemble un peu sévère, son dessin est toujours expressif, sa mise en page heureuse et son relief vigoureux. Ses portraits, ses études de femmes prouvent une belle maîtrise, un don d'exactitude abondamment renseignée, une pénétration absolue du caractère de ses modèles. Ses notations à l'aquarelle, la plupart très chantantes, affirment que si ses toiles ne chatoient pas, c'est volontairement et par fidélité aux motifs choisis. Parmi les paysages, la *Maison sur la côte* (matin) et la *Maison sur la côte* (jour gris) sont plus particulièrement séduisants par leur disposition pittoresque et la légèreté de leur atmosphère. L'artiste aime à saisir les aspects tassés dans une coloration un peu sombre des voyageurs en chemin de fer. La *Liseuse au lit*, robustement décrite, vit dans une gamme harmonieuse de blancheur. Des crabes jetés sur la table sont d'une forte stature, bien accusés ; toute cette peinture porte un aspect de volonté, de probité et le souvenir s'impose, à propos de M. Asselin, du plus puissant de nos intimistes, Fantin-Latour, non point pour des similitudes de facture mais par des recherches analogues sur l'expression profonde des figures et des choses. Ce n'est point un mince mérite que d'évoquer, par un art parfaitement original et libre, la mémoire d'un pareil artiste.

§

M. **Foujita** est un Japonais, qui tantôt appareille en esprit vers son pays natal et trace sur fond d'or des figures d'estampes, tantôt